

libre pour s'évader, dont celui-ci profita de bonne grâce.

Après avoir pris des mesures pour obvier au renouement de la partie, je me retirai plus fatigué qu'on ne saurait croire, de la course que je venais de faire; mais il me fallut bientôt recommencer; je fus averti qu'une troupe de mes guerriers assemblés sur le rivage, autour des bateaux où était le dépôt des poudres, s'y amusait à faire le coup de fusil, en dépit de la garde, et au mépris même des ordres, ou plutôt des prières des Officiers; car le Sauvage est son Maître et son Roi, et il porte par-tout avec lui son indépendance. Je n'avais pas pour cette fois à lutter contre l'ivresse; il ne s'agissait que de réprimer la jeunesse inconsidérée de quelques étourdis; aussi la décision fut prompte. Imaginez-vous une foule d'écoliers qui redoutent les regards de leurs maîtres. Tels furent à ma présence ces guerriers si redoutables: ils disparurent à mon approche, au grand étonnement des Français. A peine pus-je en joindre un seul à qui je demandai, d'un ton d'indignation, s'il était las de vivre, ou s'il avait conjuré notre perte? Il me répondit, d'un ton fort radouci: non, mon Père. Pourquoi donc, ajoutai-je, pourquoi allez-vous vous exposer à sauter en l'air, et nous faire sauter nous-mêmes par l'embrasement des poudres? Taxez-nous d'ignorance, répliqua-t-il, mais non de malice. Nous ignorions qu'elles fussent si près. Sans faire tort à sa probité, on pouvait suspecter la vérité de son excuse; mais c'était beaucoup qu'il voulût descendre à une justification, et plus encore qu'il voulût mettre fin à son dangereux badinage, ce qu'il exécuta sur-le-champ.